

son estime pour eux, promet de faire tout ce qui pourrait leur être agréable, et d'écartier les obstacles qui s'y opposaient, si on les lui indiquait. Buchanan déclina pour le moment des offres si obligeantes; mais Fatafé instruit de la dernière vilainie de Connelly, qui a vécu près de lui depuis qu'il habite l'île, et de tout ce que ce coquin et ses complices avaient machiné contre les missionnaires, demanda à Buchanan s'il avait de la répugnance à vivre avec Connelly. Ayant reçu une réponse affirmative, il proposa aussitôt à Buchanan d'envoyer sur-le-champ Connelly à bord pieds et poings liés; cette offre fut rejetée pour le moment, parce que le capitaine Wilson et les frères pensèrent qu'il valait mieux que ces gens vissent à bord et partissent de leur plein gré, comme ils l'avaient promis. Buchanan voyant dans cette circonstance une vocation manifeste de la Providence, obéit; et un des frères ayant consenti à l'accompagner, cette détermination fut communiquée à Fatafé, qui en témoigna une joie extrême, et les invita aussitôt à venir à terre, et à choisir le lieu de leur demeure future.

Féfené Douatounga, mère de Vardji, vint à bord avec sa principale dame d'honneur; ses cheveux étaient garnis d'une composition qui ressemblait beaucoup à la poudre et à la pommade d'une élégante de Londres à cette époque. Tout

ceux qui approchent de Douatounga lui baisent les pieds en signe de respect: elle a une si haute idée de sa dignité, qu'elle n'a pas pris de mari; elle cohabite avec les chefs qu'elle honore de son choix; elle a plusieurs enfans. On lui fit présent, ainsi qu'à sa dame de compagnie, de quelques paires de ciseaux qui les charmèrent; en quittant le vaisseau, elles sautèrent à la mer par-dessus bord, et avant de se mettre dans leur pirogue pour retourner à terre, elles débarrassèrent leurs cheveux de la pâte blanche qui les parait. Le lendemain elle fit une autre visite au capitaine avec trois autres femmes, et revint chez elle, enchantée d'une élégante parure anglaise qu'il lui avait réservée.

Parmi les inconvéniens dont les missionnaires avaient souffert, il faut compter les rats très-nombreux dans l'île, et qui souvent détruisaient presque entièrement leurs récoltes sur pied. Ils dressèrent un piège et en prirent un grand nombre; les femmes les prièrent de les leur donner, et mangèrent ces animaux crus comme un mets très-friand. Quand Wilson arriva, il envoya des chats aux missionnaires; c'étaient les premiers qui fussent entrés dans l'île.

Les missionnaires conviennent dans leur relation que la description de Tongatabou donnée par Cook est si exacte, qu'il est difficile d'y rien

ajouter. Toutefois comme il s'était écoulé près de dix-neuf ans depuis son voyage jusqu'à l'époque où ils arrivèrent, divers changemens avaient eu lieu durant ce laps de temps. A leur arrivée ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de ses anciens amis, et il diminuait graduellement; mais le nom de ce grand navigateur était toujours cité avec respect par leurs fils, qui se souviennent de ses bienfaits, dont ils furent l'objet quand ils étaient enfans. Ils en parlent souvent d'une manière qui prouve qu'ils ne sont nullement étrangers au sentiment de la reconnaissance.

Le gouvernement de Tongatabou est si compliqué, et les notions que les naturels en donnent diffèrent tant entre elles, chacun mettant son orgueil à élever son chef au-dessus des autres, qu'il est difficile de savoir quelque chose de positif sur ce point. Voici ce qui paraît le plus exact.

Tongatabou exerce la suprématie sur l'archipel entier, même sur le groupe des Fidji. Les habitans de ce groupe faisaient autrefois de fréquentes invasions à Tongatabou, et y commettaient de grandes cruautés; lassé et indigné, Tougahaou aidé de deux autres chefs conduisit ses sujets contre Fidji, défit complètement ces farouche insulaires, et les subjuga. Actuellement, dit le narrateur, Fidji, de même que les autres îles, paie tribut à Tongatabou en certaines occasions:

nous en vîmes un exemple à la mort de Moumoué.

Tongatabou est divisé en trois grands territoires: Ehifo à l'extrémité nord-ouest, soumis à Dougonagaboula; Moua au milieu, à Fatafé; Ahoghi à l'extrémité sud-est, à Vaharto. Chacun de ces chefs s'arroge le droit de disposer des biens et de la vie de ses sujets; nous les avons vu l'exercer de la manière la plus despotique. Ces territoires sont subdivisés en d'autres plus petits, qui ont chacun leur chef jouissant de la même autorité que les chefs suprêmes, auxquels ils sont néanmoins responsables de leur conduite: de sorte que cette forme de gouvernement ressemble beaucoup au régime féodal qui pesa sur l'Europe au moyen âge. D'Entrecasteaux avait fait la même observation.

« Fetafa, continue le narrateur, semble avoir eu autrefois une part plus considérable au gouvernement. A la mort de Poulaho, son père, Douatounga était mineure; l'ambition excessive de sa veuve Mahoufé, de la famille des Toubau, lui fit chercher les moyens d'accroître son autorité en plusieurs points, bien au-delà de celle de ses prédécesseurs. Tous les chefs se soumirent à cette usurpation, excepté toutefois Tougahaou, fils de Moumoué, et neveu de Feinou, célèbre par son amitié pour Cook. Il régnait alors sur

Eoua; il repoussa les projets de Mahoufé; celle-ci indignée lui envoya dire qu'elle lui avait ôté sa dignité pour la conférer à un autre. « Tu n'es qu'un toua, répondit Tougahaou, enflammé de colère, à l'émissaire de la reine : si tu étais un chef, je te défierais en combat singulier; va-t-en avec ta troupe, ou je te fais périr. » Malgré une tempête affreuse, le messenger revint chez sa maîtresse, et lui raconta la réception que Tougahaou lui avait faite. « Tougahaou court à la mort, s'écria-t-elle; son insolence sera punie. » Sur ces entrefaites, Tougahaou rassembla les autres chefs, et les pressa de se joindre à lui pour le soutien de leurs privilèges; quelques-uns lui firent des remontrances: il n'en tint compte, et déclara la guerre à Mahoufé. Le sort des armes se déclara pour lui; la reine vaincue fut repoussée jusqu'à Ehifo, et se réfugia dans une maison voisine de celle que nous avons occupée. Elle s'assit avec une guirlande de feuilles autour du cou, ce qui annonçait qu'elle demandait grâce. Tougahaou allait la percer de sa lance; on lui retint la main; elle eut la permission de s'en aller à Hapaï, où elle vit en exil. Tougahaou usa cruellement de la victoire; il ravagea les îles Hapaï. Dans une bataille navale avec les insulaires de Vavao, sa pirogue ayant devancé le reste de sa flotte, il combattit seul les ennemis

avec une impétuosité qui le fit triompher. Cet exploit éleva sa gloire militaire au plus haut degré. Tout le monde le craint et lui obéit.

« Les naturels de Tongatabou répondent parfaitement au portrait avantageux que l'on a fait d'eux. Jamais qualification ne fut mieux appliquée que celle que leur donnèrent nos compatriotes, celle d'amis. Ils en semblent fiers depuis que nous le leur avons appris, et s'étudient à s'en rendre plus dignes. Ils possèdent beaucoup d'excellentes qualités, et s'ils étaient éclairés des lumières de l'Evangile, ils seraient le peuple le plus aimable de la terre. Leur bonté et leur libéralité pour les étrangers sont sans bornes, et leur générosité les uns envers les autres sans pareille. On les entend dire qu'ils meurent de faim, et dès qu'on leur donne quelque chose à manger, ils le partagent entre toutes les personnes présentes, celui qui a reçu le premier ne se réservant que la plus petite part, et souvent rien du tout. Quand ils tuent un cochon, ou préparent un repas pour eux-mêmes, ils en envoient toujours une portion à leurs amis, qui rendent la pareille aussitôt que la circonstance se présente, ce qui maintient constamment entre eux des relations amicales, que nous n'avons jamais vu interrompre par des querelles durant un séjour de plus de quatre mois.

« Leur honnêteté les uns envers les autres pa-

raît irréprochable, quoique nous n'ayons pas de motif de croire que les rapports de leur malhonnêteté envers les étrangers soient exagérés. L'infanticide et d'autres pratiques horribles, si communes à Taïti, sont inconnues à Tongatabou. Les parens ont beaucoup d'indulgence pour les enfans. La vieillesse est honorée et respectée. La chasteté parmi les femmes de la classe inférieure n'est pas très-estimée; car les chefs, lorsque nous allions les voir, nous proposaient toujours de coucher avec celles qui étaient à leur service, la conduite immorale de nos compatriotes faisant croire à ces insulaires que c'était une faveur dont nous ne pouvions nous passer. Notre premier refus sembla exciter la surprise; mais ensuite il nous préserva d'une seconde tentative de la part de la même personne. L'incontinence parmi les femmes d'un rang élevé, surtout après le mariage, est, nous a-t-on dit, punie avec sévérité. Nous n'en avons cependant pas vu d'exemple.

« Les mariages sont accompagnés de peu de cérémonies. Nous n'avons vu que celui de Vardji, près duquel deux de nos frères demeurèrent quelque temps. Une jeune fille ayant fixé son attention, il informa la mère qu'il désirait l'ajouter au nombre de ses femmes. Celle-ci le dit au père, qui donna son approbation, revêtit sa fille d'une parure neuve, et l'envoya à son époux en la faisant

accompagner de ses serviteurs et d'un présent en cochons cuits, ignames, racine d'ava, etc. aussi considérable qu'il put le fournir. L'époux instruit de l'approche de sa belle, s'assit dans sa maison, et la reçut de la même manière et avec aussi peu d'émotion que toute autre personne qui serait venue lui rendre visite. Un festin et un bon coup d'ava terminèrent la cérémonie, et l'épouse eut la liberté de retourner chez son père jusqu'à ce qu'on l'envoyât chercher de nouveau, ou de demeurer chez son époux. Ce fut ce dernier parti qu'elle préféra. La polygamie est ordinairement en usage parmi les chefs; ils prennent autant de femmes qu'ils le désirent, et restent étrangers à toutes les brouilleries domestiques, ce qui peut, à un certain point, être attribué au pouvoir absolu dont chaque homme jouit sur sa famille, car toutes les femmes sont tellement à la disposition de leur mari, qu'il peut les renvoyer pour le plus léger déplaisir.

« Les divinités sont nombreuses, et tout porte à croire que les préjugés sont bien forts. Chaque territoire a son dieu particulier, qui en est regardé comme le patron. Talliatabou est le dieu d'Ehifo, et comme c'est aujourd'hui le plus puissant, il passe pour un grand guerrier. Fetafa protège Moua et Doubledha, et Carto Aoghi. Chacun de ces dieux est représenté en certaines occasions par les différens chefs de ces territoires. De sorte que



nous avons reconnu que leurs natchès, et autres grandes fêtes qu'ils célèbrent annuellement, ne sont pas de purs divertissemens; ce sont aussi des cérémonies religieuses, desquelles ils supposent que dépendent la santé et la vie de leurs chefs, auxquels ils montrent beaucoup d'affection. Ils pensent aussi que la prospérité du pays en général y est liée; car ils espèrent que la récolte sera proportionnée aux offrandes qu'ils font à cette époque. Ils solennisent deux natchès tous les ans: l'un quand on plante les ignames, pour implorer la bienveillance de Fetafa; l'autre quand on les cueille, pour exprimer leur gratitude. Ils croient que les vents sont soumis à la direction de Calla-Filatonga, divinité femelle à laquelle ils attribuent un grand pouvoir, et qu'ils honorent fort peu, ce qui l'irrite au point qu'elle renverse quelquefois leurs arbres à pain, leurs cocotiers, leurs bananiers et autres arbres, et qu'elle commet de tels ravages, qu'elle les oblige à lui apporter des offrandes d'ignames, de cochons et de kava, de la manière la plus humble et la plus soumise, dans une maison qui lui est consacrée, et où quelqu'un la représente dans ces occasions et reçoit les présens. Ces tempêtes désastreuses étant peu fréquentes, et des mesures pour en réparer les effets étant généralement prises d'avance, la personne qui représente la divinité ne se compromet pas beaucoup en rendant une

réponse favorable. Cet emploi n'est que temporaire.

« Nous n'avons vu aucun de ces insulaires qui parût plus religieux qu'un autre, ni rien qui nous indiquât qu'il existe des prêtres parmi eux. Dans leurs offrandes, chacun tue et présente lui-même sa victime. Ils croient que leur île repose sur les épaules de Movi, divinité puissante qui la porte depuis un temps qui surpasse leur conception. Ce pesant fardeau épuise souvent sa patience, et alors elle essaie, mais en vain, de s'en débarrasser: c'est ce qui occasionne les tremblemens de terre. Ce phénomène excite dans tout le pays des cris affreux, qui durent encore quelque temps après que la secousse est passée. Nous les avons vus quelquefois essayer d'apaiser son mécontentement et de la contraindre à se bien conduire, en frappant la terre avec de grands bâtons. Tongaloer, dieu des nuages, et Fenoulonga, dieu de la pluie, sont des divinités mâles. Ils en ont encore un grand nombre d'autres des deux sexes pour la terre, la mer et le ciel. Chacun a ses fonctions, et quelquefois ils se contrarient les uns les autres, suivant leurs intérêts ou leurs inclinations. Ils reconnaissent aussi l'existence d'un grand nombre de dieux étrangers, qu'ils désignent par le nom général de Feïga, parmi lesquels ils rangent le nôtre comme le plus puissant. Quand ils

croiront qu'il pourra leur être utile, ils le reconnaîtront volontiers comme bien plus sage, et sous tous les rapports meilleur que les leurs, puisqu'il nous a enseigné à faire de meilleurs navires, de meilleurs outils, de meilleures étoffes, etc. qu'ils n'en ont jamais fabriqué. Indépendamment de ces dieux, ils croient que chaque homme est sous la protection d'un esprit particulier, qu'ils appellent Odoua, et qui s'intéresse à toutes ses actions; mais de même que Calla-Filatonga, ils ne prennent garde à lui que lorsqu'ils croient que dans sa colère il leur inflige les maladies mortelles qu'ils éprouvent. Alors, pour l'apaiser, les parens et les amis de la personne souffrante, surtout si c'est un chef, ont recours aux pratiques inhumaines dont nous avons été témoins, telles que de se couper le petit doigt, de se frapper le visage et de se priver de quelque espèce de nourriture. Les sacrifices humains paraissent être peu en usage : nous n'avons vu qu'une seule victime de cette affreuse superstition, qui fut le plus jeune fils de Moumoué. Ambler nous dit pourtant à notre première arrivée, que lorsqu'un grand chef est malade, ils étranglent souvent trois à quatre de leurs femmes à la fois. Lorsque l'odoua est inexorable, la mort du malade est inévitable et sûre. Les amis du défunt paraissent inconsolables pendant quelque temps. Bientôt leur douleur fait place à leur

joie excessive, et ils se livrent à des extravagances aussi folles dans leur genre que l'étaient les marques de douleur qu'ils donnaient dans leur affliction.

« Ils croient à l'immortalité de l'âme. Ils disent qu'à la mort elle est envoyée, dans une grande pirogue marchant très-vite, à Doubledha, pays éloigné, qui ressemble au paradis de Mahomet. Ils appellent Higgolayo le dieu de cette région de plaisir; ils le regardent comme le plus grand et le plus puissant de tous, les autres n'étant guère que ses serviteurs. Du reste les chefs seuls sont instruits de cette doctrine; car les touas ou les hommes de la classe inférieure ne sont pas en état de parler de ces choses. Comme ils pensent qu'ils ne sont pas faits pour jouir des délices du Doubledha, ils ont l'air de ne pas s'inquiéter de ce qu'ils deviendront après leur mort. Nous n'avons pas pu apprendre quelles idées ils se font de l'origine de leur existence, ou de tout autre point de la création. Quand on les interroge sur ce sujet, ils ont l'air de ne pas savoir ce qu'on leur dit. Cela vient peut-être du peu d'exactitude de nos expressions, dû à notre peu de connaissance de la langue, qui nous a empêchés jusqu'à présent de combattre aucune de ces absurdités grossières.

« Les productions de cette île ont été si bien décrites, qu'il est inutile d'en rien dire. Les graines

que nous avons semées dans différens endroits présentent une si belle apparence, que nous pensons qu'il en serait de même de toutes celles de l'Europe qu'on y apporterait, si on pouvait les préserver des rats, qui les détruisent dès qu'elles sortent de terre. Ces quadrupèdes, les cochons, les chiens et les guanos sont les seuls animaux que nous y ayons trouvés. Le bétail que le capitaine Cook y avait laissé, fut détruit il y a quelques années. Le cheval et la jument furent éventrés par le taureau, ce qui donna une si terrible idée de sa nature furibonde aux insulaires, qu'ils craignirent pour eux-mêmes. Ainsi, pour prévenir tout accident, ils le tuèrent, ainsi que la vache et les trois veaux : c'était tout ce que ces animaux avaient produit, excepté un jeune taureau qui avait été transporté à Fidji. Wilson, dans sa seconde visite, laissa dans l'île huit chèvres, trois chats et un chien anglais, que les Indiens aiment beaucoup. La mort d'un bélier à Taïti nous empêcha d'y prendre des moutons, ce qui est une grande perte pour Tongatabou, dont les cantons en friche fourniraient une excellente pâture à ces animaux utiles. D'ailleurs leur utilité ne se bornerait pas à procurer aux Indiens le moyen de pourvoir à la disette de vivres dont ils souffrent tous les ans; ils leur feraient naître des habitudes d'industrie auxquelles ils sont étrangers. Quoiqu'ils soient plus ha-

biles que la plupart des insulaires épars sur la surface du grand océan, la plus grande partie de leur temps se passe néanmoins dans la fainéantise. Cette conjecture acquiert une grande probabilité, quand on réfléchit au vif désir qu'ils témoignaient pour nos draps, et surtout pour nos couvertures de laine. Nous pensons donc que s'ils avaient des matériaux et la moindre indication de la manière de s'en servir, ils ne tarderaient pas à essayer de fabriquer de ces tissus.

« Le sol est très-fertile partout; il consiste en une excellente terre végétale, qui a généralement quatorze à quinze pouces de profondeur, sans aucun caillou, excepté près du rivage, où les rochers de corail se montrent au-dessus de la surface. Au-dessous de la terre végétale, il y a une terre grasse rougeâtre, épaisse de quatre à cinq pouces, ensuite de l'argile bleue en petite quantité. En quelques endroits on a trouvé une terre noire, qui exhale une odeur très-forte ressemblant à celle de la bergamotte; elle s'exhale bientôt, quand cette substance est exposée à l'air. L'air est pur et sain, beaucoup plus vif en hiver que nous ne nous y étions attendus, notamment lorsque le vent souffle du sud; mais notre thermomètre ayant été brisé, nous n'avons pu connaître le degré de la température.

Le *Duff* passa vingt jours à Tongatabou. Durant

tout ce temps on n'eut qu'à se louer de la bienveillance des insulaires, qui ne laissèrent jamais manquer le vaisseau de provisions; mais la tentation que leur causait le fer était trop forte pour qu'ils pussent y résister. Au moment où le navire arriva, un des cercles de fer du cabestan fut volé; alors on déclara que personne ne serait admis à bord jusqu'à ce qu'il eût été retrouvé: Fatafé le rapporta le lendemain. Divers autres objets de moindre conséquence furent aussi dérobés. Le capitaine n'ayant pas voulu troubler la bonne harmonie pour si peu de chose, ils ne furent pas recouverts. Le couperet du cuisinier était du nombre: le capitaine lui donna dix guinées en or pour en acheter un aux Indiens; mais l'éclat de ce métal ne put prévaloir à leurs yeux sur l'utilité de l'outil de fer; ils se moquèrent de l'offre du cuisinier. Indépendamment du fer, ils estimaient beaucoup le drap et les grains de verroterie verts et bleus, et prièrent les Anglais de leur en apporter à leur prochaine visite. Ils faisaient aussi grand cas des clous, surtout des grands. Ils sont si scrupuleux dans leurs marchés, qu'ils veulent la valeur entière de chaque objet.

« Le capitaine ne descendit pas à terre, dit le narrateur; on ne permit qu'une seule fois à chacun de nous d'aller à Moua. Nous refusâmes toute espèce de divertissement que les naturels voulaient

célébrer pour nous, de peur que, pour nous faire plaisir, ils ne se livrassent à des excès inexcusables. La veille de notre départ j'allai à Moua dans la penniche, avec deux officiers du bord et le frère du capitaine. Plusieurs centaines de naturels bordaient le rivage: les uns nous invitaient à aller d'abord chez Fatafé, les autres chez Dougonagaboula. Ayant promis au premier, nous nous rendîmes chez lui, et nous fûmes reçus en grande cérémonie. Après avoir passé quelque temps avec lui, nous allâmes trouver l'autre chef. Il était assis près du bord de la mer, avec une centaine de naturels, autour d'une jatte de kava: ils nous en offrirent: nous n'avions pas encore pu nous faire à cette boisson. Nous préférions la racine de ghi, qu'ils mangent à leur déjeuner; elle est douce comme la canne à sucre, et lui ressemble beaucoup, sinon qu'elle est un peu plus pâteuse. Les deux chefs nous traitèrent très-bien. Fatafé fit rôtir un gros cochon pour notre dîner; ensuite il nous accompagna aux fiatoukas de ses ancêtres. Ils sont à l'est de la maison, rangés sur une ligne, dans des bosquets d'arbres; ils sont en grand nombre et de constructions différentes. Quelques-uns, de forme carrée, ne s'élèvent pas du tout au-dessus du niveau du terrain: une rangée de grandes pierres en forme les côtés; à chaque angle deux pierres hautes sont placées